

LIVRE

Victor Serge, Un dissident dans la révolution

En 1947, un homme s'éteint au Mexique. Cet homme, c'est Victor Kibaltchitch, alias Victor Serge, écrivain prolifique et militant révolutionnaire. C'est à cette figure du 20^e siècle que Susan Weissmann, professeur de sciences politiques et militante trotskiste américaine, s'est intéressée dans un livre passionnant.

Quel est donc cet "éternel vagabond en quête d'idéal"? C'est, nous dit-elle, un "ouvrier, un militant, un intellectuel, un internationaliste d'expérience et de conviction, un optimiste invétéré toujours sans le sou (...). Il participe à trois révolutions, passe une dizaine d'années en captivité, publie trente livres et laisse derrière lui des milliers de pages de manuscrits, de correspondances et d'articles restés non publiés. Né en exil, il est mort en exil. Politiquement actif dans sept pays différents, sa vie est celle d'un opposant permanent. Il s'oppose au capitalisme - d'abord comme anarchiste puis comme bolchevik, puis aux pratiques antidémocratiques des bolcheviks. Plus tard, oppositionnel de gauche, il se dresse contre Staline et polémique avec Trotski au sein de la gauche antistalinienne. Il s'oppose au fascisme et, marxiste révolutionnaire impénitent, au capitalisme de la Guerre froide".

De l'anarchisme au bolchevisme

Susan Weissman évoque rapidement la période anarchiste de Victor Serge durant laquelle ce fils de réfugiés russes né en Belgique et installé en France fréquente les milieux individualistes et illégalistes, desquels émergera la sulfureuse "Bande à Bonnot"; une fréquentation qui lui coûtera cinq ans de détention (1913-1917). Elle préfère s'attacher aux pas de Victor Serge quand celui-ci, expulsé de France en 1919, pose les pieds en terre bolchevik. Il a 28 ans et a rompu avec ses amours de jeunesse. C'est un nouveau converti et, comme tous nouveaux convertis, il se fait un devoir de convaincre les anarchistes d'abandonner leurs billevesées au profit du marxisme.

A le lire, on le sent happé par les événements, les incertitudes du moment, la fragilité du nouveau pouvoir. Certes, il prend vite conscience des tentations autoritaires présentes au sein de l'appareil bolchevik, mais il ne veut voir en elles que la conséquence funeste d'une situation politiquement instable, économiquement et socialement catastrophique. La révolution russe est à défendre coûte que coûte contre les tsaristes, les puissances occidentales, voire même contre les révolutionnaires qui s'insurgent contre la dictature du prolétariat. Lui, l'ancien anarchiste-individualiste, en arrive même à écrire qu'il "vaut mieux voir tort avec le parti du prolétariat que raison contre lui".

Si l'on met de côté cet éloge de la soumission à la discipline organisationnelle, la position de Victor Serge n'est guère différente de celle de nombre de militants anarchistes, russes ou étrangers. Beaucoup d'entre eux, syndicalistes révolutionnaires ou anarchistes-communistes, se sont

déjà ralliés aux partis communistes naissants ou, tout au moins, se battent pour défendre, même de façon critique, la "république des conseils ouvriers": par exemple, ce n'est qu'après son séjour en Russie que l'anarchiste russo-américain Alexandre Berkman va perdre toute illusion dans la capacité du nouveau régime à libérer le peuple de ses entraves. Mais Victor Serge n'est pas un "renégat", ni un de ces "arrivistes" prêts à tous les reniements qui pullulent dans le parti bolchevik. Les critiques qu'ils portent sur l'anarchisme, on pourra les retrouver plus tard, sous d'autres formulations et de façon évidemment moins rupturistes, sous la plume de Pierre Archinov et Nestor Makhno, Errico Malatesta, Luigi Fabbri, Camilo Berneri, Pierre Besnard, Louis Mercier Vega et tant d'autres qui se refusèrent à ressasser les "vérités éternelles" et plaidèrent pour une pensée libertaire renouvelée, plus-réaliste que romantique.

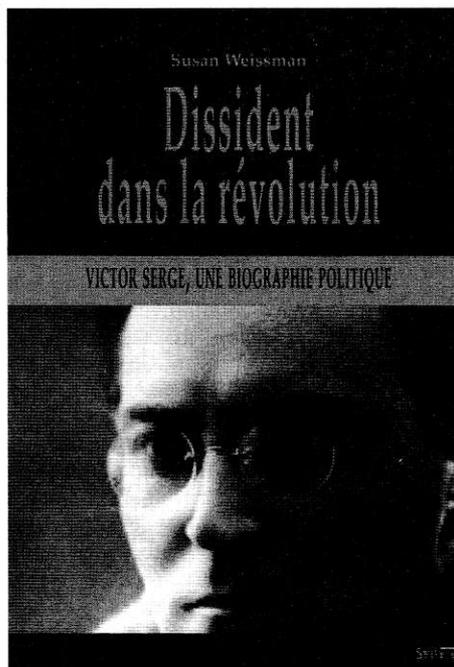
qu'il refusait la propagande du parti qui disait voir dans les premiers des suppôts de la réaction tsariste, et dans les seconds, des criminels sans foi ni loi. Il considère même que les revendications des marins de Cronstadt étaient de nature à revivifier la révolution en cours...

Le limousin Marcel Body, bolchevik si fervent qu'il prit la nationalité soviétique, évoque dans ses *Mémoires* (1) la rencontre de Victor Serge, avec lequel il travaillait étroitement, avec l'anarchiste américaine Emma Goldman: "Emma Goldman fit honte à Victor Serge de son attitude qui l'amenait à se cramponner à un régime qui, non seulement, arrêta et fusilla les libertaires, mais écrasait ses propres soutiens aujourd'hui révoltés contre la faim et le dénuement. (...) Victor Serge était désemparé. Peut-être, eut-il un moment l'intention de se solidariser avec les insurgés, car il me confia un paquet de papiers importants en me disant de les garder au cas où il serait arrêté".

Mais Victor Serge n'est pas encore prêt à rompre. Jusqu'en 1927, il s'accroche ainsi à l'idée que, grâce à l'activité de l'Internationale communiste, des révolutions peuvent éclater en Europe occidentale et desserrer l'étau enserrant l'URSS, que l'autoritarisme du Parti bolchevik peut être tempéré, que la vieille garde bolchevik peut encore l'empêcher de sombrer entre les mains des opportunistes et des carriéristes, que le parti, après la mort de Lénine, peut éviter de sombrer dans les guerres fratricides de tendances et de clans, que des liens peuvent être renoués avec les anarchistes et les socialistes-révolutionnaires; qu'en somme la Révolution russe peut retrouver un nouvel élan. Par la plume et l'action, il se joint à l'Opposition de gauche et participe au jeu d'alliances entre Trotski, Zinoviev et Kamenev face à Staline. Susan Weissman nous le montre batailler contre la bureaucratie, défendre la révolution chinoise, rechercher là encore les moyens de relancer le cours de la révolution, avant de constater, amer, que le Parti communiste d'Union soviétique est irréformable.

La lutte contre le stalinisme

Exclu comme tant d'autres du parti en 1928, interdit de faire de la politique puis exilé à 1 500 km de Moscou, Victor Serge partage ses journées entre l'écriture, l'attente d'une possible arrestation et d'un improbable fléchissement de la dictature stalinienne. Ses livres (romans, poésies, témoignages historiques), vendus en France, lui permettent d'échapper à la misère. En 1936, grâce aux démarches de ses amis en Europe occidentale (Romain Rolland, André Gide, Magdeleine



Une défense critique de la Révolution russe

Victor Serge défend la révolution russe mais il n'est pas dupe. Certes, il soutient Trotski, dont il est proche, quand celui-ci organise la répression sanglante des marins révoltés de Cronstadt ou trahit la Confédération des paysans libres de Nestor Makhno en Ukraine. Mais il écrira plus tard

Paz, Fritz Brupbacher...), il est expulsé d'URSS, y laissant là nombre de manuscrits aux mains de la police politique, manuscrits qui demeurent encore aujourd'hui introuvables. Installé en Belgique et en France, il renoue avec les exilés de l'Opposition de gauche soumis comme lui aux attaques terribles des communistes, et aux menaces constantes de liquidation physique. Dans cette atmosphère si favorable à la paranoïa, il se heurte rapidement au sectarisme et à l'autoritarisme de Léon Trotski qui lui reproche notamment son peu d'enthousiasme pour cette 4^e Internationale en formation. Victor Serge ne croit pas, écrit-il sèchement, qu'une "pensée nouvelle" puisse naître de ce "mouvement débile et sectaire", fait de groupuscules minés par les querelles personnelles. Face au stalinisme à l'Est et aux fascismes à l'Ouest, il défend l'idée d'une alliance internationale, "reflet des véritables tendances idéologiques des secteurs les plus avancés de la classe ouvrière". Refaire en somme l'Association internationale des travailleurs de 1864.

Malgré tout, un marxisme ouvert

En 1941, un an après l'assassinat de Trotski, Victor Serge fuit le nazisme et débarque pour un dernier exil à Mexico, lieu d'accueil pour nombre de militants de la gauche révolutionnaire. Malgré la fatigue physique, l'usure du temps et la précarité de sa condition sociale, il continue inlassablement à écrire romans, articles et textes théoriques, à étudier et à se brouiller avec tous ceux qui lui reprochent à la fois ses liens avec les syndicalistes-révolutionnaires ou les réformistes, et ses analyses hérétiques sur la dégénérescence de la Révolution russe ou la nature de l'URSS. Se revendiquant toujours du marxisme, mais d'un marxisme en mouvement qui n'aurait pas peur de se renouveler, Victor Serge refuse la logique des chapelles hargneuses, le patriotisme de parti. Il croit aux vertus de l'échange et du débat contradictoire, il refuse la politique de la sentence et de l'excommunication. Il écrit: "Si le socialisme ne se proclame pas comme le parti de la dignité humaine, alors sans aucun doute aucun, il sera inévitablement écrasé entre les réactionnaires et les totalitaires".

Si le libertaire que je suis peut reprocher quelque chose à Victor Serge, ce n'est certainement pas d'avoir rompu avec l'anarchisme en en pointant les limites ou les contradictions, mais c'est de s'être illusionné aussi longtemps sur la capacité du vieux parti bolchevik à inverser le cours des choses, d'avoir oublié qu'un réel processus révolutionnaire dépend davantage de l'activité autonome et créatrice des masses que des politiques édictées par une organisation censée l'incarner.

Cette belle biographie permet de mieux connaître un écrivain de talent qui fut, selon les mots de l'auteur, "partout et de tout temps un franc-tireur, c'est-à-dire un militant et un penseur révolutionnaire indépendant sur lequel on ne peut coller d'étiquette".

Christophe PATILLON □

Susan Weissman, *Dissident dans la révolution (Victor Serge, une biographie politique)*, Paris, Éditions Syllepse, 2006, 482 p., 25 €.

CINÉMA

Festival de films de femmes de Créteil 2007

Il m'est venu une étrange réflexion à La Maison des Arts: devant ces immenses salles, conçues pour des centaines de personnes, où était perdue une demi-douzaine de spectateurs: qui paye, et quel est le sens politico-culturel d'une manifestation géante boudée du grand public comme de la critique cinématographique des quotidiens?

Perplexité et tristesse accrues par la qualité des films présentés cette année encore.

Signalons, en compétition l'étonnant *Shoot the Messenger* de N'Ghozi Onwurrah, satire très à contre-courant des communautarismes à la mode et où une critique des Noirs en tant que communauté est faite très lucidement et humoristiquement par un des leurs, admirablement interprété par David Oyelowo (Royaume-Uni, 2006).

Voilà un film qui doit nous faire réfléchir à certaines compromissions dangereuses, au nom d'un idéalisme qui finit par desservir la cause prétendument défendue, avec des associations comme le CRAN.

Un homme ayant laissé tomber une brillante carrière pour se consacrer, avec fermeté, à une jeunesse paumée et multiculturelle, est mis au ban de la société suite à la fausse dénonciation d'un élève. Il retrouvera son accusateur tombé à son tour dans la déchéance et regrettera sa rigueur dans une scène émouvante de pardon mutuel. Cette séquence mélodramatique ne remet pas en cause une objectivité exceptionnelle quant aux problèmes sociétaux (en particulier celui des rapports prof-élèves dans les milieux défavorisés) qui ne sont pas le fait du racisme - (impossible ici!) - et qu'on tend commodément à confondre avec lui, ce qui permet de ne pas les aborder politiquement.

Si ce film reçoit le prix qu'il mérite (1), il sera sûrement intégré au circuit commercial. Ce serait très bien venu. Et soulèvera quelques polémiques.

Côté féministe un joli film russe, *Match making* d'Anna Fechenko (2006), d'une ironie féroce: une épouse qui va se faire hospitaliser essaie de placer, en vain, son mari chez diverses femmes!

Devenu toutou à la laisse, celui-ci finit par retrouver courage et dignité et va, main dans la main, poursuivre le chemin avec son épouse. Un bel hymne à l'amour débarassé de toutes ses afféteries et faux semblants: l'attachement survit à une vision crue des défauts et déboires. Qu'on me permette sur ce sujet un poème écrit en 2005:

*Représailles
Représailles contre épousailles*

Qui gagne?

Nos teints peints à la grisaille

Nos corps défauts

Esprits broyés au moulin des jours

File doux la péniche au long cours de nos vies

S'oublie à coups et avaries

Et jusqu'à la mémoire des batailles

Représailles contre épousailles

On s'en sort vif et tout meurtri.

Plus classique et plat *Comme personne* de Géraldine Doignon (Belgique 2006), sur la difficulté pour une femme de se faire une vie à contre-courant. Les séquences de la vie familiale sont très bien vues et jouées: aucun espoir de ce côté où malgré leur attachement les parents reproduisent pression et normalisation sociales. La seule issue est la fuite et la réinvention ô combien difficile d'une vie à soi.

Les scènes de couacherie défoulantes, sans amour, ne donnent guère de poids à la démonstration. C'est aussi le reproche qu'on peut faire puissance dix à *Under the skin* de Carine Adler (1997, Royaume-Uni) où l'exhibitionnisme sexuel affaiblit l'étude fine d'un rapport entre deux sœurs qui survivent mal à la disparition de leur mère.

Dans l'Hommage à Charlotte Rampling programmé cette année, le film *Les clefs de la maison* de Gianni Amelio (2004) sur les rapports entre enfants en fauteuil et parents, est dur à supporter - d'autant plus que les enfants sont de vrais handicapés dont le jeu admirable qui a exigé des mois de préparation nous bouleverse. C'est peut-être ce mélange de réalité très dure et de fiction qui nous éprouve - la subtilité de l'interprétation des deux protagonistes nous rendant davantage partie prenante du pari existentiel qui nous est ici décrit et proposé - mais qui excède les forces.

Sur le plan purement artistique, un chef d'œuvre du film d'animation à partir de personnages tricotés: *The last circus* de Vera Neubaer (Royaume-Uni 2006) qui, pour notre régal, mêle baroco-poétiquement diverses légendes: Cendrillon, le petit Chaperon rouge, la Belle au bois dormant et Barbe-Bleue (ou ce qui leur ressemble).

Un bon "cru" donc que ce festival 2007, avec ça et là (pour drainer un public plus large?), quelques complaisances et facilités.

Marie-Claire CALMUS □

(1) Ce film a reçu en effet le grand prix du Public.